



EDITO

Ni réformable, ni amendable

Le capitalisme entre dans une nouvelle phase de crise. Dans la foulée de la crise immobilière aux Etats-Unis, des grandes banques décrochent et le monde de la finance s'inquiète. Evidemment, ce sont les populations qui paient : ménages américains abusés par des prêteurs-spéculateurs sans scrupules, salariés licenciés dès les premiers indices de ralentissement des commandes, recul du niveau de vie un peu partout, famine et émeutes de la faim qui s'étendent et se généralisent dans les pays pauvres (Egypte, Thaïlande, Haïti...) à un point qu'on n'avait jamais connu.

Certains analystes essaient de trouver le ou les facteurs responsables des soubresauts boursiers et de leurs conséquences dramatiques : les biocarburants, dont la fonction est de permettre à l'industrie automobile de passer le cap de la fin annoncée des ressources pétrolières, et dont la culture remplace les cultures vivrières ; la dette des pays pauvres qui continue à grever le budget de nombreux Etats et à pomper les peuples du Sud pour engraisser les banques du Nord ; la spéculation sur les matières premières, pétroles et produits alimentaires (céréales) qui provoquent une envolée des prix ; la mondialisation et la libéralisation à tous crins de l'économie conduites ces dernières décennies, le démantèlement des protections douanières et des entraves à la circulation des capitaux qui permettent aux spéculateurs de faire tout et n'importe quoi sans aucun contrôle.

Certains proposent alors de jouer sur l'un ou plusieurs de ces facteurs pour résoudre les problèmes : il faudrait arrêter les biocarburants et trouver des solutions alternatives (rouler en vélo et en train, ou trouver autre chose pour l'industrie automobile) ; supprimer la dette du tiers monde ; limiter la spéculation et exiger des institutions internationales (ONU, FMI, etc.) qu'elles interviennent non seulement pour sauver les banques quand elles s'effondrent, mais aussi pour freiner l'ardeur des spéculateurs par la régulation du marché des matières premières.

Balivernes ! La spéculation financière démesurée à l'échelle de la planète n'est pas plus une option pour le capitalisme d'aujourd'hui que ne l'est la course au profit :

elle est devenue essentielle à son fonctionnement. Derrière les facteurs qui causent la crise, il y a le système et sa logique qu'il faut contester dans leur ensemble si nous voulons en sortir. Il n'y a aucune raison pour que les industriels de l'automobile renoncent aux biocarburants. Il n'y a aucune raison pour que les boursicoteurs renoncent à la manne financière de la dette ou à celle de la spéculation sur les matières premières. Il n'y a aucune raison pour que les Banques centrales ou l'ONU, comme les autres institutions du système, se mettent à entraver la course au profit.

Il n'y a aucune raison qui leur fera rendre raison, parce que les dirigeants de l'économie mondiale ne sont ni fous, ni bêtes, ni méchants : c'est leur système qui est fou, bête et méchant. Le capitalisme n'est ni réformable, ni amendable. Il faut s'en débarrasser.

Le Rezo-antiK et la « nouvelle force anticapitaliste »

La LCR a initié en début d'année un processus national visant à la construction d'un « nouveau parti anticapitaliste ». A Nancy, un processus similaire avait été lancé il y a quatre ans et qui a débouché sur la constitution du Rezo-antiK. Ce processus de rassemblement des anticapitalistes redémarre donc aujourd'hui, ce qui est très positif car véritablement indispensable et urgent dans le contexte actuel d'offensive généralisée du patronat et du pouvoir contre la population.

Le groupe des militantEs qui rédigent le Termite est partie prenante du processus local. Nous voudrions inciter toutes celles et ceux qui pensent nécessaire de faire converger les luttes et de construire une nouvelle force radicalement opposée au système à se joindre à cette construction.

Pour autant, nous n'adhérons pas à l'intégralité du projet formulé par la LCR. Autant nous partageons avec la LCR le souci d'une indépendance complète vis-à-vis de la gauche institutionnelle, comme le choix d'une délimitation clairement anticapitaliste et pas antilibérale, autant nous sommes plus réticents sur les formes de structuration comme les modes d'action envisagés. Pour le dire vite : d'une part nous ne pensons pas pertinent de construire un *parti* et défendons le projet d'un cadre souple, fédéral, non contraignant et investi dans les luttes ; d'autre part nous pensons que la participation aux *élections*, au jeu *médiatique* ainsi qu'à toute autre *institution* établie ne peut plus être envisagé comme une évidence démarquant le militantisme sérieux du « gauchisme », mais qu'il faut au contraire aborder de façon très prudente et critique ces terrains glissants d'intervention.

Ce sont donc les bases sur lesquelles nous voudrions inciter les lecteurs du Termite à entrer dans le processus : pas pour un ralliement, mais pour construire ensemble le cadre organisationnel dont nous avons besoin.

.Vous voulez contribuer au Termite ?

N'hésitez pas à envoyer vos contributions, informations, coups de gueule, dates, illustrations, bandes dessinées, etc.

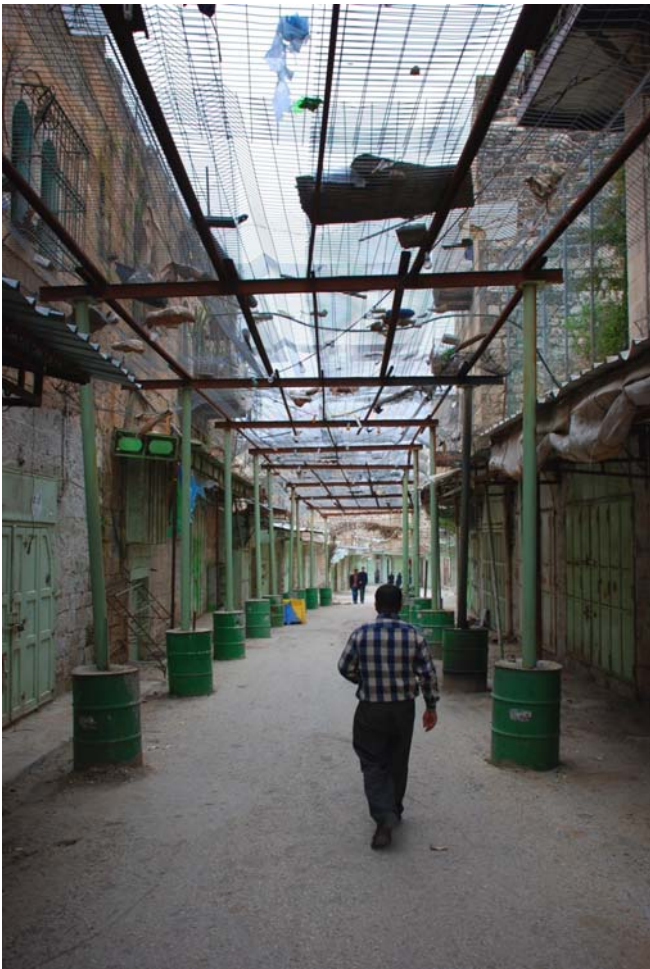
à l'adresse : bulletin-rezo-antik@nancy-luttes.net

Carnet de voyage en pays occupé

Cinquième partie. Hébron

La ville de Hébron est un concentré de la situation en Palestine. Le centre ville est partagé entre les quartiers arabes (zone H1) sous autorité palestinienne et la vieille ville (H2) contrôlée par Israël où cohabitent quartiers arabes et colons. Entre les deux : mur, barbelés, zone franche, tourelles de surveillance, soldats... Au total, 130 000 palestiniens cohabitent avec quelques 400 colons protégés par 2 000 soldats. Mais la cohabitation reste difficile tant ces quelques colons sont illuminés et violents. Nombre d'entre eux sont proches du Kach, parti d'extrême droite israélien prônant un sionisme religieux. Nous ne tarderons pas à prendre la mesure de la violence que ces colons font subir au quotidien à la population locale.

Le bus nous dépose en haut du quartier palestinien de la vieille ville. Nous descendons les ruelles commerçantes animées, traversons les souks et nous approchons de la bifurcation qui limite les deux quartiers. Ici, la vie s'arrête. Sur la droite une rue montante donne sur le quartier des colons. Son accès est fermé par des grilles et un imposant mur de béton. Sur la gauche la rue commerçante palestinienne se poursuit vers le bas. Entre les deux, les maisons sont habitées au rez-de-chaussée par des palestiniens et aux étages supérieurs par des colons, chacun entrant par sa propre rue. Nous poursuivons notre marche sur la gauche dans une vision d'horreur. A partir de cet endroit la principale rue palestinienne devient déserte. C'est une véritable cage. Au dessus, des grilles ont été disposées sur toute sa longueur pour protéger la population des projectiles lancés par les colons habitant aux étages supérieurs. Au dessus de nos têtes reposent encore détritiques, bouteilles de verre, pierres et même gros blocs de béton. Malgré ces grilles la plupart des maisons palestiniennes ont été abandonnées, les magasins fermés. Nous avons le sentiment d'avancer dans les rues d'une ville fantôme.



Tout en bas de la rue, nous arrivons à l'unique point de passage entre le quartier palestinien et israélien. A proximité du check-point se trouve l'école arabe. Devant, des internationaux du TIPH (Temporary International Presence in Hebron) attendent la sortie des classes pour encadrer le retour des enfants palestiniens chez eux. Ceux-là sont suédois et italiens. Ils nous rapportent les violences auxquelles ils assistent régulièrement. Chaque jour, les enfants doivent longer les maisons des colons, descendre des escaliers face à l'école juive. Les jours de shabbat les enfants israéliens, petits et grands, viennent en nombre attendre les écoliers palestiniens pour les harceler. A chaque fois, les membres du TIPH assistent à d'incroyables scènes de persécutions et tentent péniblement de protéger les jeunes palestiniens. Régulièrement celles-

ci se transforment en de violentes séances de lapidation devant des policiers et des soldats qui, impassibles, assistent à ce spectacle barbare.

Nous poursuivons notre chemin avant de rencontrer H. qui nous attend pour nous guider chez lui, tant la situation à Hébron rend l'accès à sa maison difficile. Elle se trouve dans un quartier palestinien mais la rue qui y accède, en zone israélienne, lui est interdite. Nous devons traverser plusieurs jardins, escalader un muret avant de pénétrer chez lui par l'arrière. Juste à quelques mètres au dessus de sa maison, à flanc de colline, se trouvent des préfabriqués accueillant de nouveaux colons récemment arrivés. Son jardin est un vrai dépotoir. Les colons s'amuse chaque jour à jeter chez lui toutes sortes d'ordures : sacs poubelles, légumes pourris, épluchures, et même une carcasse rouillée de machine à laver ainsi qu'une cuvette de WC brisée. Il nous montre tous ses pieds de vigne arrachés, la ligne téléphonique coupée, une vitre récemment brisée par des jets de pierre et un reste d'inscription « gaz the arabs » que les colons sont venu écrire sur le mur de sa maison avant que les soldats n'obligent H. à l'effacer lui-même. Penser que des juifs soient venus écrire ça nous fait froid dans le dos. Quelqu'un hurle au dessus de nous. Nous levons les yeux. Un gamin d'une dizaine d'années au balcon d'un de ces préfabriqués semble nous faire signe de nous en aller en criant en hébreu. Il nous jette une vieille pomme de terre.



Nous entrons chez H.. Il nous explique longuement la situation à Hébron. Dans cette ville qui est l'une des plus ancienne cité encore habitée du Proche-Orient, nous assistons véritablement à une entreprise de colonisation idéologique. Pour cela, tous les moyens sont bons, notamment la plus grande détérioration possible des conditions de vie de la population arabe pour récupérer une à une les maisons : couvre-feu imposé pendant le shabbat, bouclages réguliers de la vieille ville, enfermement dans les maisons, expulsions puis destructions des habitations, harcèlement quotidien par des jets de projectiles, de débris, insultes... Chaque fois qu'une maison est abandonnée, les colons se la réapproprient en peignant sur la porte une grande étoile de David. Comment ne pas repenser à ce terrible passé où ce furent les juifs qui subissaient nuit de cristal et marquages sur les portes. Puis H. nous montre des films tournés par des habitants arabes. Nous n'en croyons pas nos yeux. Le premier montre de violentes descentes collectives dans des maisons arabes. Certains jours de shabbat, par dizaines, armés et accompagnés de soldats, des colons pénètrent dans les quartiers arabes, font irruption dans les maisons pour tout y détruire alors que les occupants, terrorisés, sortent par l'arrière pour se réfugier chez leurs voisins. Le second film montre une scène de sortie d'école où des jeunes colons de 15 ans, sous le regard impassible de leurs parents, de la police et des militaires, attendent que les jeunes palestiniens sortent pour procéder à une véritable séance de lapidation. Péniblement, les internationaux du TIPH tentent de protéger les enfants en se prenant, eux aussi, cailloux et bouteilles de verre. D'autres films montrent des femmes palestiniennes se faisant traiter de putes, de jeunes colons saouls traiter des journalistes de nazis puis crier « *Cette terre est à nous, Dieu nous l'a donnée! Enculés de chrétiens, nous avons tué Jésus et nous en sommes fiers!* »...

La gorge serrée, nous demandons à H. comment il est possible de rester vivre dans ces conditions. Il nous explique que c'est affectif. Il a hérité de cette maison et il est attaché à cette terre. Un jour un américain est venu chez lui, frappa à la porte et demanda s'ils pouvaient discuter. Il lui explique qu'il est juif, qu'il soutient les colons de Hébron et lui propose 10 millions de dollars pour que H. abandonne sa maison

et son terrain. H. se fâche et sent bien la provocation. L'américain s'en va en lui promettant que sa vie deviendrait un enfer! Depuis le harcèlement est presque quotidien. Il ne laisse plus ses enfants aller seuls à l'école, lui et sa femme se font insulter régulièrement, ils ne sortent plus après 20h et redoutent tous les samedis un nouveau défolement collectif de ses voisins colons.

Nous quittons H. écœurés. En repartant de chez lui nous traversons à nouveau ces rues désertées de leurs habitants où les maisons portent sur chaque entrée une grande étoile juive. Avant de quitter la ville nous voulons tout de même voir le célèbre Tombeau des Patriarches. Il est mitoyen à la vieille Mosquée de Hébron. Au bout de la salle de prière de la Mosquée un couloir donne sur un des plus vieux tombeaux juifs. Entre les deux, une énorme vitre pare balle a été installée depuis qu'en 1994 Baruch Goldstein, un extrémiste juif, a abattu 29 musulmans en pleine prière. A notre sortie, un policier remarque que nous sommes français. Il m'interpelle et engage la conversation, visiblement content de montrer qu'il parle la langue. Je lui dis :

- *Tu parles français?*
- *Oui, mes parents sont juifs tunisiens. Je suis né à Tunis.*
- *Je connais Tunis, ma mère y est née également.*
- *C'est une belle ville mais il y a trop d'Arabes. À l'époque de mes parents, il y avait autant d'arabes que de juifs, mais maintenant il y en a 90%*
- *Ils sont quand même chez eux!*
- *Il en faudrait moins.*
- *Comment ça ?*
- *Il faudrait les expulser, il y en a trop*
- *Les expulser de Tunisie ? Je ne suis pas sûr de comprendre ?*
- *Oui, les expulser... Les mettre dans des trains et les expulser !*

Il rigole. L'image me glace.

- *Mais les envoyer où ?*
- *On peut les faire venir ici, par exemple.*
- *Mais vous trouvez qu'ici il y en a déjà trop. Vous voudriez qu'ils partent en Égypte ou en Jordanie pour vous laisser cette terre.*
- *Justement, ici on sait s'en occuper.*

C'en est trop pour moi. Je m'en vais. À Hébron, nous avons eu le sentiment de voir un des épisodes les plus tragiques de l'histoire se répéter, où ceux qui se réclament être les descendants des victimes de l'holocauste infligent à d'autres harcèlement, pogrom, stigmatisation, ghetto, expulsion.

Lâcher de volaille

La K'fet sur Yvette est une association de l'Université Paris Sud 11 qui participe à la vie culturelle du Campus d'Orsay et à la rencontre des populations locales. Ce 18 avril 2008, comme tous les vendredi, a lieu un concert gratuit Chez Yvette. Ce soir, au programme, un concert funk.

Lors de la soirée, un accrochage bénin est réglé par le dialogue en interne. La sécurité du campus est prévenue à titre préventif selon l'usage. Le concert se déroule alors dans une ambiance conviviale.

Peu après, des gardiens de la paix sont remarqués à l'extérieur de l'association. Très vite, ils demandent une première évacuation. Il est même demandé aux organisateurs « de prévenir les gens que nous connaissons de sortir avant qu'ils entrent afin qu'ils n'aient pas à faire le tri entre les gens des Ulis et les autres ».

Alors que l'évacuation se fait dans le calme et que les premières personnes commencent à sortir, les agents des forces de l'ordre, équipés de matériel anti-émeute (bombes lacrymogènes, gels lacrymogènes, flashballs, chevrotines en caoutchouc, chiens et tonfas) investissent la salle (90m²) en bloquant deux des trois issues.

Une trentaine de personnes est encore présente dans la salle quand soudainement des grenades lacrymogènes sont tirées, dont certaines à moins de 5m. Elles sont immédiatement suivies de tirs de flashballs et de chevrotines en caoutchouc, tirés à l'aveugle du fait de la fumée des gaz.

L'ensemble des tirs est concentré vers la seule issue de secours où sont regroupés les personnes qui essaient d'évacuer les lieux et un des tirs touche de plein fouet la roue du fauteuil roulant d'un adhérent de l'association, atteint d'une maladie orpheline.

Dans la panique, tout le monde sort. Les forces de l'ordre attendent à l'extérieur et tirent, à vue, au flashball. Une véritable chasse à l'homme s'organise alors que des gens tentaient de regagner leur domicile.

Il n'y a eu aucun contrôle d'identité, aucune interpellation. Des blessés se sont présentés à l'hôpital d'Orsay pour y être examinés. Le personnel n'a pas pu approcher certains d'entre eux car ils sentaient trop le gaz lacrymogène.

Toute cette scène a été filmée par la caméra de vidéo surveillance du campus. (V. - Toute personne intéressée peut s'adresser au responsable d'un système de vidéosurveillance afin d'obtenir un accès aux enregistrements qui la concernent ou d'en vérifier la destruction dans le délai prévu.) Loi n°95-73 du 21 janvier 1995 d'orientation et de programmation relative à la sécurité, version consolidée au 30 mars 2007

<http://18avril2008.canalblog.com/>

La Conquête du Pain

La Conquête du Pain a été publié en 1888. Les victimes de la société de **consommation** diront qu'il n'y a rien à tirer de ce parchemin. Grand bien leur fasse mais combien ils ont tort ! Kropotkine met en lumière les causes de l'exploitation et démontre de manière claire et surtout très bien renseignée comment on pourrait tous vivre dans l'aisance à condition de se **débarrasser** du capitalisme et de l'Etat qui l'accompagne. Et comme la démonstration est efficace !

Tout d'abord Kropotkine s'attache à décrire sommairement l'immense évolution technique réalisée depuis l'homme des cavernes. Ce capital immense, cette énorme richesse, dépasse tous les rêves, mais notre organisation sociale est telle que toutes ces richesses ne profitent principalement qu'à quelques uns. Ces exploitateurs que Kropotkine qualifie de voleurs ont tenté de faire croire au fil des siècles qu'ils étaient dans leur droit. Mais ce sont des générations entières qui ont vécu dans la misère pour nous léguer tout cet héritage ! Et quelques riches prétendent que tout leur **appartient**, appuyés par la mitraille et toute la force de l'appareil répressif d'Etat. Si bien qu'aujourd'hui un pauvre n'a rien s'il n'accepte d'en donner une part à un maître, et une part au gouvernement, et aussi une part à ceux qui ramassent ces parts, car « un vaste ensemble de tribunaux, de juges et de bourreaux, de gendarmes et de geôliers, est nécessaire pour maintenir les privilèges, et cet ensemble devient lui-même l'origine de tout un système de délations, de tromperies, de menaces et de corruptions. »¹ Mais « tout est à tous », le reste est mensonge et tout le monde a droit à *l'aisance*.

Et là on s'attaque au coeur du problème : *l'aisance pour tous*. Cette question résonne à nos oreilles, nous qui nous entendons répéter à longueur d'années que les caisses sont vides, que c'est la faute à « la crise ». C'est sans compter sur le fait que les patrons vendent leurs produits bien plus cher que ce qui revient au producteur, qu'ils vendent aussi des produits inutiles et en créent le besoin, qu'ils font fabriquer nombres de produits destinés aux riches, en premier lieu les armes qui servent à conquérir les marchés ou à maintenir les peuples dans la misère. C'est sans compter aussi sur tous les emplois inutiles mais générés par le système capitaliste inhumain : juges, **pénitentiaires**, gendarmes, policiers, propagandistes politiques, médiatiques et industriels... Avec une organisation rationnelle non seulement on vivrait tous dans l'aisance mais en plus on serait forcé de se reposer ! Alors « l'aisance pour tous comme but, l'expropriation comme moyen »². L'expropriation est à comprendre comme révolution sociale, donc la prise de possession et le partage immédiat. Le droit à l'aisance est la révolution sociale, alors que le droit au travail n'est que le baignoire industriel. Quant au salariat, il est né avec le capitalisme et mourra avec lui. Supprimons ainsi l'Etat, la plus-value et les impôts, et gérons les richesses pour organiser la vie

1 chapitre I : nos richesses.

2 chapitre II : l'aisance pour tous.

en commun : nous supprimerons ainsi la misère, et sans misère personne n'aura l'idée d'aller se faire exploiter pour trois fois rien.

De quoi sont mortes les précédentes révolutions selon Kropotkine ? De n'avoir été principalement que des révolutions politiques, de n'avoir pas assuré le pain à tous. Nous devons donc, lors de la prochaine révolution, prendre au tas tout ce qui est en abondance et rationner le reste, le temps de se réorganiser sans salariat. Le danger n'est pas la famine mais la couardise d'esprit, les préjugés, la demi-mesure. De la même manière, tous les logements vides ou trop grand seront redistribués selon les besoins, par le biais du peuple en arme et non par celui d'un bureau quelconque. Idem pour les vêtements. Quant aux moyens de production, la société doit les reprendre pour assurer le bien-être de tous, car « il est impossible de vouloir que la production marchande se fasse pour tous. Le vouloir serait demander au capitaliste de sortir de ses attributions et de remplir une fonction qu'il ne peut pas remplir sans cesser d'être ce qu'il est, entrepreneur privé, poursuivant son enrichissement »³.

Tous les économistes socialistes s'accordent à l'époque (soit il y a plus d'un siècle) pour dire que 4 à 5 heures de travail par jour (hors dimanches, jours **fériés**...) suffiraient à produire l'aisance pour tous. Kropotkine procède ensuite à toute une série de calculs certes datés mais très documentés, qui excluent une « évocation plaisante d'un socialisme romantique »⁴. Il serait inutile et bien compliqué de résumer ici tous ces calculs. Cependant, *compte tenu des progrès techniques réalisés depuis un siècle, le temps de travail journalier nécessaire à l'aisance pour tous a très certainement encore baissé*⁵. Et tout cela laisse entrevoir le temps qu'on pourrait consacrer aux loisirs et aux interactions sociales dans une société où tous travailleront et où tout sera partagé. Il faut rajouter que l'inventaire et les calculs de Kropotkine ont aussi une autre fonction : recenser et organiser ce qui sera indispensable à la vie révolutionnaire. Car il faut prévoir dès maintenant comment organiser la production de nourriture pour ne pas se retrouver dépourvus lorsque le mistral révolutionnaire sera venu.

Kropotkine consacre aussi quelques chapitres à l'analyse des objections qu'on nous oppose régulièrement, et toujours à l'heure actuelle, comme par exemple : « Oui mais, sans flics ni lois, les hommes se boufferaient tout cru ! » Et on oublie alors de voir tous les groupements humains qui fonctionnent déjà sans flics ni lois. Pour n'en citer qu'un, et actuel pour le coup : le rassemblement du **Larzac** en 2003, où 300 000 personnes ont cohabité sans heurs majeurs. Et pour ceux qui objectent qu'il n'y avait là que des gens sensibilisés à la cause, alors c'est qu'ils n'y étaient pas, car ils auraient observé une réalité quelques peu différente. Pour l'objection n°2 : « Mais si

3 chapitre VIII : les voies et moyens.

4 N'en déplaise à Georges Ubbiali, dont la note de lecture est accessible sur le site de la revue *Dissidences*.

5 Cf. *Travailler deux heures par jour*, ADRET (Collectif), Seuil, 1977.

l'homme ne court pas après un salaire, alors plus personne ne voudra bosser ! » c'est d'une part le refrain classique des seigneurs et des esclavagistes, mais qui plus est c'est faux. D'un : les travaux qui sont le mieux réalisés sont ceux réalisés en commun avec un mieux être collectif à court terme. De deux : quand on voit la misère qu'on nous paye, l'état de misère physique et moral dans lequel nous laisse le travail, on s'étonne plutôt que les gens aillent encore bosser. Une troisième objection est celle de la « minorité de paresseux » qui subsisterait toujours et empêcherait le bon déroulement du communisme libertaire. Mais cet argument ne sert qu'à justifier actuellement l'Etat, les flics, les juges et les geôliers. C'est ce même argument qui est à la base de la rétribution par le salaire, donc du capitalisme, donc du chômage et de la misère. De plus le salariat n'est pas un remède apporté face aux maux du communisme, il est bien plutôt l'évolution moderne de l'esclavage et du servage. Au lieu de mettre la société autogérée au placard, le paresseux aura du mal à trouver des gens qui voudront bosser, voir vivre, avec lui. Même les riches ne sont pas si fainéants puisqu'ils passent des heures à leur nuisible besogne. Quant à la prétendue fainéantise du peuple, seul un riche peut en être convaincu.

Une objection supplémentaire est analysée ici : celle des collectivistes de l'époque qui souhaitaient maintenir gouvernement représentatif et salariat après la révolution. Kropotkine leur répond que le régime parlementaire n'a été qu'un moyen historique de résister à la royauté, « sans donner la liberté au peuple ». ⁶ Car la liberté du peuple ne peut se comprendre que comme l'absence de gouvernement. De plus, la propriété collective des moyens de production veut dire qu'on engage la société sur une nouvelle voie, et on ne peut y maintenir le salariat qui **ramènerait** tôt ou tard le capitalisme puisqu'il le contient en germe. « Reste une chose : placer les besoins au-dessus des oeuvres, et reconnaître le droit à la vie d'abord, à l'aisance ensuite pour tous ceux qui prendront une certaine part à la production » ⁷.

Et Kropotkine de conclure : « Ah si l'humanité avait seulement la conscience de ce qu'elle *peut*, et si cette conscience lui donnait seulement la force de *vouloir* ! Si elle savait que la *conardise de l'esprit* est l'écueil sur lequel toutes les révolutions ont échoué jusqu'à ce jour ! » ⁸

La Conquête du Pain par Kropotkine, Rééd. 2006 Editions Tops/H. Trinquier

Le bouquin est entièrement en ligne ici : [http://fr.wikisource.org/wiki/La Conquête du pain](http://fr.wikisource.org/wiki/La_Conqu%C3%AAte_du_pain)

Tous les Termite sont téléchargeables ici :

<http://nancy-luttes.net/Rezo-antiK/LeTermite/>

6 chapitre XIII : le salariat collectiviste.

7 chapitre XIII.

8 chapitre XVII : l'agriculture.

L'Appel d'outre-tombe

Anticolonialisme

« Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à *l'abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viêt-nam une tête coupée et un œil crevé – et qu'en France on accepte –, une fillette violée – et qu'en France on accepte –, un Malgache supplicié – et qu'en France on accepte –, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et «interrogés», de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour: les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevaux.

On s'étonne, on s'indigne. On dit: «Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera !» Et on attend, et on espère; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'un Hitler *l'habite*, qu'Hitler est son *démon*, que s'il le vitupère c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas *le crime* en soi, *le crime contre l'homme*, ce n'est pas *l'humiliation de l'homme en soi*, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

J'ai beaucoup parlé d'Hitler. C'est qu'il le mérite: il permet de voir gros et de saisir que la société capitaliste, à son stade actuel, est incapable de fonder un droit des gens, comme elle s'avère impuissante à fonder une morale individuelle

Au bout du capitalisme, désireux de se survivre, il y a Hitler. Au bout de l'humanisme formel et du renoncement philosophique, il y a Hitler.

Où veux-je en venir ? À cette idée: que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation

qui justifie la colonisation — donc la force — est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment. (...)

Pour ma part, si j'ai rappelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre *la bête*, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même *en bête*. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler. (...)

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production. (..)

On me parle de civilisation, je parle de prolétarianisation et de mystification. (...)

Pour ma part, je fais l'apologie systématique des civilisations para-européennes.

Chaque jour qui passe, chaque déni de justice, chaque matraquage policier, chaque réclamation ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé, chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S., chaque policier et chaque milicien nous fait sentir le prix de nos vieilles sociétés.

C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns. C'étaient des sociétés pas seulement anté-capitalistes, comme on l'a dit, mais aussi *anti-capitalistes*.

C'étaient des sociétés démocratiques, toujours.

C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles.

Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme.

Elles étaient le fait, elles n'avaient aucune prétention à être l'idée, elles n'étaient, malgré leurs défauts, ni haïssables, ni condamnables. Elles se contentaient d'être. (...)

Par ailleurs, jugeant l'action colonisatrice, j'ai ajouté que l'Europe a fait fort bon ménage avec tous les féodaux indigènes qui acceptaient de servir; ourdi avec eux une vicieuse complicité; rendu leur tyrannie plus effective et plus efficace, et que son action n'a tendu à rien de moins qu'à artificiellement prolonger la survie des passés locaux dans ce qu'ils avaient de plus pernicieux. »

Aimé Césaire, Extraits de son *Discours sur le colonialisme* (1950).

(Tiré de la version plus longue publiée par *A l'encontre* le 18 avril 2008

http://www.alencontre.org/ImpMond/Cesaire04_08.html)